

Jeanne-Charlotte Allamand-Berczy

Fondatrice de Toronto et femme d'esprit

Julie Roy

Number 66, Summer 2001

Montréal : à la découverte de l'Amérique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8309ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roy, J. (2001). Jeanne-Charlotte Allamand-Berczy : fondatrice de Toronto et femme d'esprit. *Cap-aux-Diamants*, (66), 56–57.

Jeanne-Charlotte Allamand-Berczy Fondatrice de Toronto et femme d'esprit

C'est en 1780 que nous retrouvons les premières traces de Jeanne-Charlotte Allamand, née vingt ans plus tôt à Lausanne, en Suisse. Elle est alors pensionnaire à Berne chez Marguerite Grüner, propriétaire d'une boutique de mode. Elle y fait la connaissance de William von Moll Berczy de seize ans son aîné, qui allait devenir son mari cinq ans plus tard. Peintre et miniaturiste de profession, il logeait chez Marguerite Grüner dans l'espoir de faire fortune à Berne. Dans ses moments de loisir, il devient professeur de dessin et de peinture de Charlotte. Appelée à séjourner en Italie, il poursuit son enseignement par correspondance avant de revenir épouser sa jeune élève, le 1^{er} novembre 1785, à Chavaux-le-Veyron, en Suisse. Le couple habite Berne, puis Genève, où William Berczy exerce ses talents de peintre et s'occupe de commerce d'œuvres d'art. En 1787, ils s'installent à Florence, où Berczy avait de nombreux clients et amis, notamment à la cour du duc de Toscane. William et Charlotte ont l'honneur d'accueillir dans leur maison l'écrivain allemand Goethe, auteur des *Souffrances du jeune Werther*, lors de son célèbre voyage en Italie. Au début de 1790, le couple poursuit son périple vers la capitale anglaise. Les Berczy subsistent grâce au commerce d'œuvres d'art et présentent quelques tableaux à l'exposition annuelle de la Royal Academy of Arts de Londres. On pouvait y admirer un portrait d'artiste non identifié, réalisé par William Berczy, et deux intérieurs de cuisine de la campagne toscane, peints par Charlotte Allamand-Berczy.

L'art ne fait pas vivre les Berczy et, peut-être à la suite de quelques déboires, les deux époux deviennent agents de colonisation pour le compte du gouvernement anglais. Ils regroupent une centaine de colons allemands qu'ils guident jusqu'en Amérique. Charlotte prépare le voyage de la famille et les objets nécessaires à la survie d'un jeune bébé de 18 mois, leur fils William Bent. Ils s'embarquent à bord du



Jeanne-Charlotte Allamand-Berczy par William Berczy, huile sur panneau de bois, v. 1785-1791. (Collection Sigmund Samuel, Musée royal de l'Ontario, Toronto, Canada).

Frau Catharina, le 2 mai 1792, et débarquent à Philadelphie, le 25 juillet suivant. Les colons doivent défricher une route, en échange de quoi on leur promet des vivres. Les relations dégénèrent entre la compagnie Genesee, responsable du financement de l'entreprise, et les colons. Charlotte Allamand est laissée à la tête du groupe avec l'aide du ministre luthérien Liebich qui les accompagne, pendant que son mari tente de régler le conflit qui semble insoluble. Le gouverneur John Graves Simcoe les invite dans le Haut-Canada, et l'épouse de Berczy organise le départ des colons à l'insu du représentant de la Genesee Cie. Le groupe traverse à Niagara-on-the-Lake, en juin 1794. Au mois d'août,

Charlotte Allamand donne naissance à son second fils, Charles-Albert. Le convoi échoue finalement, en octobre, à York que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Toronto. Les affaires ne sont pas aussi brillantes qu'escomptées. Les terres promises par le gouverneur du Haut-Canada, en échange du défrichement de la rue Yonge, ne sont pas rendues comme prévu. Après quatre ans de vie rude et précaire, à survivre grâce à l'ouverture d'une mercerie, (son père Jean-Emmanuel Allamand était drapier et teinturier à Lausanne) et à défricher des terres qui ne lui appartiennent pas, Charlotte Allamand Berczy s'installe à Montréal avec ses deux fils. William Berczy se rend alors à Londres plaider la cause des colons allemands auprès des autorités britanniques. Son épouse qui a traversé tous les périples liés à la colonisation de York (Toronto) lui expose ses vues sur la situation à laquelle il tente désespérément de remédier :

«La conduite de Liebrich me chagrine & ne m'étonne point; car par ce qu'il a fait du passé nous pouvions nous attendre à tout de sa part, aussi je t'assure mon bon Ami, que je redoute son voisinage, & n'espère ni douceur, ni repos parmi des gens aussi turbulents & si peu raisonnable que la plus part de tes colons, qui pour tant de bienfaits te payent d'ingratitude. [...] Je trouve de plus que York est un gouffre où il faut périr si on a pas d'autres revenus que celui des terres qu'on ne peut cultiver soi-même, puisque son prix excessif de la main d'œuvre, & la difficulté même de se la procurer absorbe de beaucoup le produit: or, en cette place, il n'y a que les gens soudoyer du gouvernement, les marchands & les mécaniques qui peuvent y subsister».

À son retour d'Angleterre, William Berczy se remet à son métier de peintre et multiplie les voyages dans le Haut et le Bas-Canada afin de recouvrer les terres de

ses colons. Charlotte Allamand savait se débrouiller seule. En plus d'être une artiste aguerrie, ses nombreux voyages lui ont permis de maîtriser l'allemand, l'italien et l'anglais et d'avoir accès à une grande culture dont sa correspondance rend compte. Elle utilisera ses talents en ouvrant une école pour jeunes filles, à Montréal. Elle y enseigne le dessin, l'aquarelle, la musique et les langues. Ses élèves venaient tout autant de la société anglaise que française et son succès semble s'être répandu jusqu'à Québec et dans le Haut-Canada. Des marchands usent même de ses services. Jean Flemming, commerçant et ami de William Berczy, suit pendant plusieurs années ses leçons d'italien et d'allemand. Toutefois, la plus connue de ses élèves est Louise-Amélie Panet. Le couple Berczy admire ses talents et la considère comme leur propre fille. Louise-Amélie Panet qui avait ébloui les parents séduira le fils aîné William, qu'elle épousera, en 1819.

De l'établissement de Charlotte Allamand à Montréal, en 1798, jusqu'au décès de William Berczy père, en 1813, plus de la moitié de ces années se vivent par correspondance. Si seulement seize des lettres écrites par Charlotte Allamand-Berczy semblent avoir été conservées, la correspondance de William Berczy et de ses fils montre bien qu'elle est une épistolière assidue, une épouse attentive et une mère à l'écoute des besoins de ses fils. Mais au-delà de ses préoccupations sentimentales, Charlotte Allamand est une conseillère avisée pour son mari et sa progéniture qui fait ses premiers pas dans des carrières qui s'avéreront prolifiques. Elle est au courant de l'actualité politique et elle connaît les ramifications du pouvoir, sans toutefois y prendre une part

active. Elle observe plutôt avec un humour rafraîchissant divers événements qui marquent Montréal dont elle se dit désormais «citoyenne». Après le mariage de son fils William avec Louise-Amélie Panet, en 1819, elle suivra le couple dans sa demeure de Windsor puis, à partir de 1828, dans celle de Toronto. William, en tant que député, devait siéger au parlement du Haut-Canada. Ils s'installent ensuite à la seigneurie de Sainte-Mélanie d'Ailleboust, héritage familial de Louise-Amélie Panet, où Jeanne-Charlotte Allamand-Berczy terminera ses jours. Elle s'éteint en septembre 1839, à l'âge de 79 ans.

Si William von Moll Berczy est reconnu aujourd'hui comme le fondateur de la ville de Toronto et un des peintres les plus remarquables du début du XIX^e siècle, il est temps de donner à Jeanne-Charlotte Allamand la part de crédit qui lui revient dans cette entreprise de colonisation à l'origine de la métropole actuelle du Canada. Il est également temps de louer le rôle important qu'elle a joué dans l'enseignement destiné aux jeunes Canadiennes et dans la diffusion de la culture au Canada. Quelques mois avant sa mort, Jacques Viger, dans un poème honorant les hôtes de la seigneurie d'Ailleboust qu'il fréquentait assidûment, écrira quelques vers en son honneur : «La Douairière, Est la portière, Jeune de cœur, D'accorte humeur, Elle est aimante, Elle est charmante, Comme au vieux temps!» Comme au temps où elle recevait chez elle, entre l'écriture d'une lettre à son mari et une leçon de dessin, des marchands en vue et les gens de la bonne société montréalaise.

♦
Julie Roy



Elizabeth Hale, *Partie de la capitale du Haut-Canada sur la baie de Toronto dans le lac Ontario* (Détail), 1804, aquarelle. (Archives nationales du Canada, c-40 137).

HiSToRiA

POUR CONNAÎTRE TOUTE L'HISTOIRE

SPÉCIAL RÉVOLUTION FRANÇAISE

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

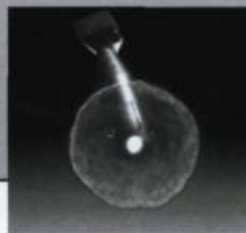
Les 14, 15, 21 et 22 juillet à 19h



Fr. 1989 – Fresque de Robert Enrico et Richard Heffron avec Klaus-Maria Brandauer, Jane Seymour et Jean-François Balmer. Une grande fresque en deux époques, **Les années lumière** et **Les années terribles**, qui retrace l'histoire de la Révolution du 14 juillet 1789 jusqu'à la Terreur de Robespierre en 1793. Interprétation et réalisation de grande qualité.

HIROSHIMA, LES DIX SECONDES FATALES

Lundi 6 août à 20h



Pour commémorer le triste anniversaire de la tragédie d'Hiroshima (6 août 1945), HiSToRiA diffuse en primeur **Hiroshima, les dix secondes fatales**, une production très récente dans laquelle des physiciens nucléaires expliquent les faits et les conséquences de cette terrible journée d'août 1945 qui vit, pour la première fois, le largage de la bombe atomique sur une ville.